



LES DAMNÉS

ENTRETIEN AVEC IVO VAN HOVE

Ce n'est pas la première fois que vous êtes invité au Festival d'Avignon, mais c'est la première fois que vous travaillez avec la Comédie-Française. Comment s'est faite votre rencontre avec Éric Ruf ? Comment est née l'idée d'un spectacle à Avignon puis place Colette ? Avez-vous des attentes particulières par rapport aux comédiens de cette troupe ?

Ivo Van Hove : Je connaissais Éric Ruf en tant qu'acteur – je l'avais vu jouer dans *Phèdre* mis en scène par Patrice Chéreau, et j'avais beaucoup de respect pour son talent. Arrivé à la tête de la Comédie-Française, il m'a écrit une lettre manuscrite – moi qui ne reçois que des e-mails ! et ainsi, de fil en aiguille, nous nous sommes rencontrés, à Amsterdam puis à Paris. J'ai appris qu'il discutait avec Olivier Py de la présence possible de la Comédie-Française au Festival d'Avignon 2016. Une heureuse coïncidence a fait le reste ; Olivier Py souhaitait proposer la Cour d'honneur à un artiste qui n'y avait encore jamais travaillé, Éric Ruf m'invitait à monter un spectacle avec la Troupe... Cette invitation de la part de la Comédie-Française est importante pour moi, car les metteurs en scène étrangers appelés à travailler au sein de cette institution séculaire, à l'aura mythique, ne sont pas si nombreux que cela. Lorsque s'est dessinée la perspective de créer un spectacle pour le plateau de la salle Richelieu et de la Cour d'honneur du Palais des papes, ma joie fut encore plus grande. Certes, j'anime depuis des années une troupe d'acteurs soudée, mais j'ai de fait toujours travaillé, parallèlement, avec d'autres équipes de comédiens, que ce soit en Allemagne, aux États-Unis ou, encore récemment, en France. Le moment crucial dans mon rapport aux acteurs, celui où tout se joue, est celui des répétitions. C'est là que ma véritable rencontre avec eux se produit, au-delà de tous les discours, de toutes les spéculations antérieures.

Vous avez dit un jour que vous ne travailliez que sur des matériaux dont vous êtes « amoureux ». Le choix des *Damnés* répond-il à cet élan ?

Dans mes conversations avec Éric Ruf, la possibilité d'aborder une œuvre qui ne soit pas du registre purement théâtral a rapidement surgi. Il se trouve que j'ai déjà mis en scène pour le théâtre *Rocco et ses frères* et *Ludwig*. L'idée de poursuivre cette exploration de thèmes viscontiens avec *Les Damnés* me trottait dans la tête depuis un certain temps. Il me semble que les raisons de faire entendre cette histoire et résonner ce texte sont encore plus claires dans le contexte social et politique d'aujourd'hui qu'à l'époque où le film a été tourné. Pour moi, *Les Damnés* racontent en fait deux histoires : d'une part, celle de la désagrégation d'une famille riche – étroitement liée au destin économique d'un pays puisqu'elle règne sur un empire sidérurgique – et d'autre part, une histoire politique, celle du triomphe d'une idéologie, le nazisme, dont les modèles de pensée, en dépit de l'issue de la seconde guerre mondiale, n'ont fait malheureusement que croître au fil des décennies et menacent aujourd'hui les sociétés de nombreux pays d'Europe. Ce que l'on voit dans *Les Damnés*, c'est l'alliance politique d'une famille puissante avec un régime qu'au fond elle déteste. Pour moi, le fait que la prospérité financière et le bien-être économique comptent davantage que le bonheur de l'humanité, la beauté des rapports entre individus, est un phénomène étrange, très particulier et très intéressant à observer et à décrire.

***Les Damnés*, c'est au départ un film...**

Non, au départ, c'est un scénario. J'avais vu le film dans ma jeunesse, mais je ne l'ai pas revu récemment et je n'y tiens pas. Il ne s'agit pas pour moi d'adapter le film de Visconti. Ma démarche consiste à revenir au scénario pour le mettre en scène au théâtre. La question des changements de lieux sera pensée en fonction du plateau. Leur diversité et leur multitude ne sont pas un problème. Qu'on pense par exemple à *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare : l'action de cette pièce se passe à plus de quarante endroits différents, à Rome, en Égypte, en Orient ! Il est impossible de représenter cela sur scène, et pourtant... Pour *Les Damnés*, c'est un peu la même chose. C'est même plus facile, parce que l'essentiel de l'histoire se joue dans la maison familiale des Essenbeck. Avec Jan Versweyeld, nous allons inventer un espace théâtral où elle puisse être représentée en même temps que les autres lieux. Il ne s'agira pas d'être dans une dimension réaliste du décor. Les deux espaces où le spectacle sera donné, successivement la Cour d'honneur du Palais des papes et la salle Richelieu, sont de dimensions très différentes ; nous avons décidé de jouer sur une dimension d'horizontalité, dans un décor qui

tiendra de l'installation et fera écho à un univers de métal en fusion, de fer et de bois bruts. Ce décor révélera aussi, à sa façon, la danse de mort que raconte cette histoire. Il pourra être reproduit à plus petite échelle, si bien qu'au final, c'est bien le même spectacle qu'on verra dans les deux endroits.

On suit dans *Les Damnés* l'évolution psychologique de différents personnages confrontés à des événements de plus en plus oppressants et dangereux, liés à l'Histoire et à leur vie personnelle. Cet aspect de l'œuvre vous intéresse-t-il tout particulièrement ?

Dans mon travail, j'essaie toujours de lier une grande théâtralité à l'exploration de zones psychologiques complexes et d'émotions raffinées. Bien sûr, dans le travail de mise en scène, beaucoup de choses vont dépendre de la rencontre avec les acteurs, de leurs réactions à mes propositions. Ce qui est intéressant dans *Les Damnés*, c'est qu'on y expose des psychologies non pas « brutes », mais « perverses ». Pour souligner la violence des personnages, on fera, paradoxalement, appel à la sensualité des corps ; la chair sera mise en valeur. Il est beaucoup question de relations entre hommes et femmes dans ce « crépuscule des Dieux », mais aucune – à l'exception de celle de Herbert Thalmann et de sa femme qui meurt à Dachau – n'est authentique. Il y a toujours quelque chose qui vient troubler, anéantir le sentiment amoureux ; parfois aussi, la relation est basée sur des désirs pervers – la pédophilie, l'inceste. Pratiquement tout le monde essaie de manipuler tout le monde. Rien de *vrai* ne peut surgir dans un tel contexte.

Une figure se détache-t-elle pour vous dans ce scénario ?

Au centre de l'histoire – et au centre du spectacle également –, il y a le personnage de Martin. Pour moi, il est extrêmement symbolique, au sens où le fils de Sophie von Essenbeck est un véritable caméléon, capable de s'adapter à toutes les situations, même les plus oppressantes. C'est un nihiliste sans ambitions, qui ne pense qu'à sa survie. À la fin, il est seul. Tous les autres ont disparu ou sont morts. Il est un « Homme sans qualités » selon Musil, plongé dans une époque brutale et cruelle.

Si vous deviez caractériser *Les Damnés*, diriez-vous qu'il s'agit d'un cauchemar historique, d'un cauchemar social, d'un cauchemar individuel ?

Pour moi, c'est la célébration du Mal. C'est comme un rituel de mort. L'amour et l'art ne signifient rien dans cet univers-là. L'histoire des *Damnés* est le reflet en négatif de tout ce qui peut être beau et bon dans le monde. C'est « l'autre côté ». Dans notre époque si troublée, je crois important de présenter au public un monde où l'on n'a *vraiment* pas envie de vivre. Mais je ne suis pas un moraliste : je peux admettre qu'on se dise qu'après tout, Martin a eu raison, il a survécu, alors que les autres sont morts. De plus, je sais que le Mal a toujours une dimension fascinante ; c'est aussi pour cela que nous allons voir des œuvres pleines de violence et de cruauté. Dans *Les Damnés*, il y a un phénomène d'entonnoir : à partir d'un moment, tout s'enchaîne, se précipite et s'abîme vite. Si le Mal s'impose si rapidement, c'est parce que le temps presse. On pactise avec l'ennemi pour des raisons qui ne sont pas idéologiques, mais financières. On n'a plus le choix. La cruauté et la violence qui en découlent peuvent certes avoir un effet de fascination sur le spectateur, mais mieux vaut éprouver ce genre de sentiment au théâtre que dans la rue.

Propos recueillis par Laurent Muhleisen

	<p>6 AU 24 JUILLET 2016</p> <p>Tout le Festival sur festival-avignon.com</p> <p>f t i s #FDA16</p>	
---	---	---